RB17794

Library

of the

University of Toronto

PIETAS, FIDVCIA, PATIENTIA,
SAL ET SALVS NOBIS.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/letempledegni00mont

LE TEMPLE DE GNIDE.

A LONDRES.

M. DCC. XXXVIII.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

UN Ambaſſadeur de France à la Porte Ottomane, connu par ſon goût pour les Lettres, ayant acheté pluſieurs Manuſcrits Grecs, il les porta en France. Quelques-uns de ces Manuſcrits m'étant tombés entre les mains, j'y ai trouvé l'Ouvrage dont je donne ici la Traduction.

Peu de Poëtes Grecs ſont ve

nus juſqu'à nous, ſoit qu'ils ayent péri dans la ruine des Bibliothèques, ou par la négligence des Familles qui les poſſédoient.

Nous recouvrons de tems en tems quelques pieces de ces tréſors. On a trouvé des Ouvrages juſques dans les Tombeaux de leurs Auteurs; &, ce qui eſt à peu près la même choſe, on a trouvé celui-ci parmi les livres d'un Evêque Grec.

Ce Poëme ne reſſemble à aucun Ouvrage de ce genre que nous ayons.

Cependant les regles, que les Auteurs des Poëtiques ont priſes dans la nature, s'y trouvent obſervées.

La déſcription de Gnide, qui eſt dans le premier Chant, eſt d'autant plus heureuſe, qu'elle fait, pour ainſi dire, naître le Poëme; qu'elle eſt, non pas un ornement du ſujet, mais une partie du ſujet même : bien differente de ces deſcriptions que les anciens ont tant blamées, qui ſont étrangéres & recherchées : Purpureus latè qui ſplendeat unus & alter aſſuitur pannus.

Les Epiſodes du ſecond & du troiſiéme Chant naiſſent auſſi du ſujet ; & le Poëte s'eſt conduit avec tant d'art, que les ornemens de ſon Poëme en ſont auſſi des parties néceſſaires.

Il n'y a pas moins d'art dans

le quatriéme & le cinquiéme Chant. Le Poëte, qui devoit faire réciter à Ariſthée l'hiſtoire de ſes amours avec Camille, ne fait raconter au fils d'Antiloque ſes avantures, que juſques au moment qu'il a vû Themire; afin de mettre de la varieté dans les récits.

L'hiſtoire d'Ariſthée & de Camille eſt ſinguliere, en ce qu'elle eſt uniquement une hiſtoire de ſentimens.

Le nœud ſe forme dans le ſixiéme Chant, & le dénouëment ſe fait très-heureuſement dans le ſeptiéme, par un ſeul regard de Themire.

Le Poëte n'entre pas dans le détail du racommodement d'A-

riſthée & de Camille : il en dit un mot, afin qu'on ſçache qu'il a été fait ; & il n'en dit pas davantage, pour ne pas tomber dans une uniformité vicieuſe.

Le deſſein du Poëme eſt de faire voir, que nous ſommes heureux par les ſentimens du cœur, & non pas par les plaiſirs des ſens ; mais que notre bonheur n'eſt jamais ſi pur qu'il ne ſoit troublé par les accidens.

Il faut remarquer que les Chants ne ſont point diſtingués dans la traduction : la raiſon en eſt, que cette diſtinction ne ſe trouve pas dans le Manuſcrit Grec, qui eſt très-ancien. On s'eſt contenté de mettre une note

à la marge au commencement de chaque Chant.

On ne ſçait ni le nom de l'Auteur, ni le tems auquel il a vêcu : Tout ce qu'on en peut dire, c'eſt qu'il n'eſt pas antérieur à Sapho, puiſqu'il en parle dans ſon Ouvrage : Il y a même lieu de croire, qu'il vivoit avant Terence, & que ce dernier a imité un paſſage qui eſt à la fin du ſecond Chant. Car il ne paroît pas que nôtre Auteur ſoit Plagiaire ; au lieu que Terence a volé les Grecs, juſqu'à inſerer dans une ſeule de ſes Comédies deux pieces de Menandre.

J'avois d'abord eu deſſein de mettre l'Original à côté de la

Traduction : mais on m'a conſeillé d'en faire une édition à part, & d'attendre les ſçavantes notes qu'un homme d'érudition y prépare, & qui ſeront bientôt en état de voir le jour.

Quant à ma Traduction; elle eſt fidéle; j'ai crû que les beautés qui n'étoient point dans mon Auteur, n'étoient point des beautés; & j'ai pris l'expreſſion qui n'étoit pas la meilleure, lorſqu'elle m'a paru mieux rendre ſa penſée.

J'ai été encouragé à cette Traduction, par le ſuccès qu'a eu celle du Taſſe : celui qui l'a faite ne trouvera pas mauvais que je coure la même carriere,

que lui ; il s'y eſt diſtingué d'une maniere à ne rien craindre de ceux même à qui il a donné le plus d'émulation.

LE TEMPLE DE GNIDE.

VENUS prefere le ſéjour de Gnide à celui de Paphos & d'Amathonte. Elle ne deſcend point de l'Olimpe, ſans venir parmi les Gnidiens. Elle a tellement accoutumé ce Peuple heureux à ſa vûe, qu'il ne ſent plus cette horreur ſacrée qu'inſ-

pire la presence des Dieux. Quelquefois elle se couvre d'un nuage, & on la reconnoît à l'odeur divine qui sort de ses cheveux parfumés d'ambrosie.

La ville est au milieu d'une contrée, sur laquelle les Dieux ont versé leurs bienfaits à pleines mains; on y jouit d'un printems éternel; la terre heureusement fertile y prévient tous les souhaits; les troupeaux y paissent sans nombre; les vents semblent n'y regner, que pour répandre par tout l'esprit des fleurs; les oiseaux y chantent sans cesse; vous diriez que les bois sont harmonieux; les ruisseaux murmurent dans les

plaines ; une chaleur douce fait tout éclore ; l'air ne s'y reſpire qu'avec la volupté.

Auprès de la Ville eſt le Palais de Vénus : Vulcain lui-même en a bâti les fondemens ; il travailla pour ſon infidéle, quand il voulut lui faire oublier le cruel affront qu'il lui fit devant les Dieux.

Il me ſeroit impoſſible de donner une idée des charmes de ce Palais ; il n'y a que les Graces, qui puiſſent décrire les choſes qu'elles ont faites. L'Or, l'Azur, les Rubis, les Diamans y brillent de toutes parts : mais j'en peints les richeſſes & non pas les beautés.

Les jardins en ſont enchan-

tés : Flore & Pomone en ont pris soin ; leurs Nimphes les cultivent, les fruits y renaissent sous la main qui les cueille ; les Fleurs succédent aux Fruits. Quand Vénus s'y promene, entourée de ses Gnidiennes, vous diriez que dans leurs jeux folâtres elles vont détruire ces jardins délicieux : mais, par une vertu secrete, tout se répare en un instant.

Vénus aime à voir les danses naïves des filles de Gnide : ses Nimphes se confondent avec elles : la Déesse prend part à leurs jeux, elle se dépoüille de sa Majesté ; assise au milieu d'elles, elle voit regner dans leurs cœurs la joye & l'innocence.

On découvre de loin une grande prairie, toute parée de l'émail des fleurs; le Berger vient les cuëillir avec sa Bergere : mais celle qu'elle a trouvée, est toujours la plus belle; & il croit que Flore l'a faite exprès.

Le fleuve Céphée arrose cette prairie, & y fait mille détours. Il arrête les Bergeres fugitives : il faut qu'elles donnent le tendre baiser qu'elles avoient promis.

Lorsque les Nimphes approchent de ses bords, il s'arrête; & ses flots qui fuyoient, trouvent des flots qui ne fuyent plus. Mais lorsqu'une d'elles se baigne, il est plus amoureux encore : ses eaux

tournent autour d'elle ; quelque fois il se souleve, pour l'embrasser mieux ; il l'enléve, il fuit, il l'entraîne. Ses compagnes timides commencent à pleurer : mais il la soûtient sur ses flots ; & charmé d'un fardeau si cher, il la proméne sur sa plaine liquide ; jusqu'à ce qu'enfin désespéré de la quitter, il la porte lentement sur le rivage, & console ses compagnes.

A côté de la prairie est un bois de Mirthe, dont les routes font mille détours. Les Amans y viennent se conter leurs peines : l'amour, qui les amuse, les conduit par des routes toujours plus secrettes.

Non

Non loin de-là eſt un bois antique & ſacré, où le jour n'entre qu'à peine : des chênes, qui ſemblent immortels, portent au ciel une tête qui ſe dérobe aux yeux. On y ſent une frayeur religieuſe : vous diriez que c'étoit la demeure des Dieux, lorſque les hommes n'étoient pas encore ſortis de la terre.

Quand on a trouvé la lumiere du jour, on monte une petite colline, ſur laquelle eſt le Temple de Vénus : l'Univers n'a rien de plus ſaint ni de plus ſacré que ce lieu.

Ce fut dans ce Temple que Vénus vit pour la premiere fois Adonis : le poiſon coula au cœur de la Déeſſe. Quoi,

dit-elle, j'aimerois un Mortel! hélas je sens que je l'adore: qu'on ne m'adresse plus de vœux, il n'y a plus à Gnide d'autre Dieu qu'Adonis.

Ce fut dans ce lieu qu'elle appella les Amours, lorsque piquée d'un défi téméraire, elle les consulta avec les Graces. Elle étoit en doute, si elle s'exposeroit nuë aux regards du Berger Troyen: elle cacha sa ceinture sous ses cheveux; ses Nimphes la parfumérent; elle monta sur son char traîné par des Cignes, & arriva dans la Phrygie. Le Berger balançoit entre Junon & Pallas; il la vit, & ses regards errerent & moururent: la pomme d'or tomba

aux pieds de la Déeſſe ; il voulut parler, & ſon déſordre décida.

Ce fut dans ce Temple que la jeune Pſychée vint avec ſa mere, lorſque l'Amour, qui voloit autour des lambris dorés, fut ſurpris lui-même par un de ſes regards. Il ſentit tous les maux qu'il fait ſouffrir. C'eſt ainſi, dit-il, que je bleſſe ; je ne puis ſoutenir mon arc ni mes fléches. Il tomba ſur le ſein de Pſychée: Ah! dit-il, je commence à ſentir que je ſuis le Dieu des plaiſirs.

Lorſqu'on entre dans ce Temple, on ſent dans le cœur un charme ſecret, qu'il eſt impoſſible d'exprimer ;

l'ame eſt ſaiſie de ces raviſſemens, que les Dieux ne ſentent eux-mêmes, que lorſqu'ils ſont dans la demeure céléſte.

Tout ce que la nature a de riant, eſt joint à tout ce que l'art a pû imaginer de plus noble, & de plus digne des Dieux.

Une main, ſans doute immortelle, l'a par tout orné de peintures, qui ſemblent reſpirer. On y voit la naiſſance de Vénus; le raviſſement des Dieux qui la virent; ſon embaras de ſe voir toute nuë; & cette pudeur, qui eſt la premiere des graces.

On y voit les amours de Mars & de la Déeſſe. Le Peintre

Peintre a repréſenté le Dieu ſur ſon char, fier & même terrible : la Renommée vole autour de lui ; la peur & la mort marchent devant ſes Courſiers couverts d'écume ; il entre dans la mêlée, & une pouſſiére épaiſſe commence à le dérober. D'un autre côté, on le voit couché languiſſamment ſur un lit de roſes : il ſourit à Vénus ; vous ne le reconnoiſſez qu'à quelques traits divins, qui reſtent encore. Les Plaiſirs font des guirlandes dont ils lient les deux Amans : leurs yeux ſemblent ſe confondre ; ils ſoupirent, & attentifs l'un à l'autre, ils ne regardent pas les Amours, qui ſe jouënt autour d'eux.

Il y a un appartement séparé, où le Peintre a représenté les Nôces de Vénus & de Vulcain: Toute la Cour céleste y est assemblée: le Dieu paroît moins sombre, mais aussi pensif qu'à l'ordinaire. La Déesse regarde d'un air froid la joye commune: elle lui donne négligemment une main, qui semble se dérober; elle retire de dessus lui des regards, qui portent à peine; & se tourne du côté des Graces.

Dans un autre Tableau, on voit Junon, qui fait la cérémonie du Mariage. Vénus prend la coupe, pour jurer à Vulcain une fidélité éternelle: les Dieux sourient; &

Vulcain l'écoute avec plaisir.

De l'autre côté, on voit le Dieu impatient, qui entraîne sa divine Epouse : elle fait tant de résistance, que l'on croiroit que c'est la fille de Cerés que Pluton va ravir, si l'œil qui voit Vénus pouvoit jamais se tromper.

Plus loin de-là, on le voit qui l'enleve, pour l'emporter sur le lit nuptial. Les Dieux suivent en foule : la Déesse se débat, & veut échapper des bras qui la tiennent : sa robe fuit ses genoux, la toile vole : mais Vulcain répare ce beau désordre, plus attentif à la cacher, qu'ardent à la ravir.

Enfin on le voit qui vient de la poſer ſur le lit que l'hymen a préparé : il l'enferme dans les rideaux, & il croit l'y tenir pour jamais. La troupe importune ſe retire : il eſt charmé de la voir s'éloigner. Les Déeſſes joüent entr'elles: Mais les Dieux paroiſſent triſtes ; & la triſteſſe de Mars a quelque choſe d'auſſi ſombre, que la noire jalouſie.

Charmée de la magnificence de ſon Temple, la Déeſſe elle-même y a voulu établir ſon culte : elle en a réglé les cérémonies, inſtitué les Fêtes ; & elle y eſt en même tems la Divinité & la Prêtreſſe.

Le culte qu'on lui rend

preſque par toute la terre, eſt plûtôt une profanation, qu'une Religion. Elle a des Temples, où toutes les filles de la Ville ſe proſtituënt en ſon honneur, & ſe font une dot des profits de leur dévotion. Il y en a d'autres où chaque femme mariée va une fois en ſa vie ſe donner à celui qui la choiſit, & jette dans le Sanctuaire l'argent qu'elle a reçû. Il y en a d'autres, où les Courtiſanes de tous les Pays, plus honorées que les Matrones, vont porter leurs offrandes. Il y en a enfin, où les hommes ſe font eunuques, & s'habillent en femme, pour ſervir dans le Sanctuaire; conſacrant à la Déeſſe, & le ſexe

qu'ils n'ont plus, & celui qu'ils ne peuvent plus avoir.

Mais elle a voulu que le Peuple de Gnide eût un culte plus pur, & lui rendît des honneurs plus dignes d'elle. Là, les sacrifices sont des soupirs, & les offrandes un cœur tendre. Chaque Amant adresse ses vœux à sa Maîtresse, & Vénus les reçoit pour elle.

Par tout où se trouve la beauté, on l'adore comme Vénus même : car la beauté est aussi divine qu'elle.

Les cœurs amoureux viennent dans le Temple, demander à la Déesse de les attendrir encore.

Ceux qui sont accablés

des rigueurs de leur Maîtreſſe, viennent ſoupirer dans le Temple: ils ſentent diminuer leurs tourmens, & entrer dans leur cœur la flateuſe eſperance.

La Déeſſe qui a promis de faire le bonheur des vrais Amans, le meſure toujours à leurs peines.

La jalouſie eſt une paſſion qu'on peut avoir, mais qu'on doit taire. On adore en ſecret les caprices de ſa Maîtreſſe; comme on adore les decrets des Dieux, qui deviennent plus juſtes lorſqu'on oſe s'en plaindre.

On met au rang des faveurs divines le feu, les tranſports de l'amour, & la fureur

même : car moins on eſt maître de ſon cœur, plus il eſt à la Déeſſe.

Ceux qui n'ont point donné leur cœur, ſont des profanes, qui ne peuvent pas entrer dans le Temple : ils adreſſent de loin leurs vœux à la Déeſſe, & lui demandent de les délivrer de cette liberté, qui n'eſt qu'une impuiſſance de former des deſirs.

La Déeſſe inſpire aux filles de la modeſtie, & les fait eſtimer au prix que l'imagination, toujours prodigue, y ſçait mettre.

Mais jamais dans ces lieux fortunés elles n'ont rougi d'une paſſion ſincére, d'un ſentiment naïf, d'un aveu tendre,

Le cœur fixe toujours lui-même le moment auquel il doit se rendre : mais c'est une profanation de se rendre sans aimer.

L'Amour est attentif à la félicité des Gnidiens : il choisit les traits dont il les blesse. Lorsqu'il voit une Amante affligée, accablée des rigueurs d'un Amant, il prend une fléche trempée dans les eaux du Fleuve d'Oubli. Quand il voit deux Amans qui commencent à s'aimer, il tire sans cesse sur eux de nouveaux traits. Quand il en voit dont l'amour s'affoiblit, il le fait soudain renaître, ou mourir : car il épargne toujours les derniers jours d'une

passion languissante : on ne passe point par les dégoûts avant de cesser d'aimer; mais de plus grandes douceurs font oublier les moindres.

L'Amour a ôté de son carquois les traits cruels dont il blessa Phédre & Ariane, qui mêlés d'amour & de haine, servent à montrer sa puissance, comme la foudre sert à faire connoître l'Empire de Jupiter.

A mesure que le Dieu donne de l'amour, Vénus donne des graces.

Les filles entrent chaque jour dans le Sanctuaire, pour faire leur priere à Vénus. Elles y expriment des sentimens naïfs, comme le cœur qui les

fait naître. Reine d'Amathonte, disoit une d'elles; ma flame pour Tirsis est éteinte: je ne te demande pas de me rendre mon amour; fais seulement qu'Ixiphile m'aime.

Une autre disoit tout bas: Puissante Déesse, donne-moi la force de cacher quelque tems mon amour à mon Berger, pour augmenter le prix de l'aveu que je veux lui en faire.

Déesse de Cythere, disoit une autre, je cherche la solitude; les jeux de mes compagnes ne me plaisent plus: j'aime peut-être. Ah! si j'aime quelqu'un, ce ne peut être que Daphnis.

Dans les jours de Fêtes les filles & les jeunes garcons viennent réciter des hymnes en l'honneur de Vénus : souvent ils chantent sa gloire, en chantant leurs amours.

Un jeune Gnidien, qui tenoit par la main sa Maîtresse, chantoit ainsi : Amour, lorsque tu vis Psiché, tu te blessas sans doute des mêmes traits, dont tu viens de blesser mon cœur : ton bonheur n'étoit pas different du mien; car tu sentois mes feux, & moi j'ai senti tes plaisirs.

J'ai vû tout ce que je décris. J'ai été à Gnide ; j'y ai vû Thémire, & je l'ai aimée : je l'ai vûë encore, & je l'ai aimée davantage. Je resterai

toute ma vie à Gnide avec elle; mais que deviendrois-je, si Vénus alloit la prendre pour la mettre au nombre des Graces ?

Nous irons dans le Temple, & jamais il n'y sera entré un Amant si fidéle : nous irons dans le Palais de Vénus; & je croirai que c'est le Palais de Thémire : j'irai dans la Prairie, & je cueillerai des fleurs, que je mettrai sur son sein : peut-être que je pourrai la conduire dans le Boccage, où tant de routes vont se confondre ; & quand je l'aurai égarée, je lui donnerai un baiser, & ce baiser me rendra si hardi.... L'Amour qui m'inspire me défend de

révéler ſes myſtéres.

Il y a à Gnide un Antre ſacré que les Nymphes habitent, où la Déeſſe rend ſes oracles : la terre ne mugit point ſous les pieds ; les cheveux ne ſe dreſſent point ſur la tête ; il n'y a point de Prêtreſſe comme à Delphes, où Apollon agite la Pythie : Mais Vénus elle-même écoute les Mortels, ſans ſe joüer de leurs eſperances ni de leurs craintes.

Une Coquétte de l'Iſle de Crete étoit venuë à Gnide : elle marchoit entourée de tous les jeunes Gnidiens ; elle ſourioit à l'un, parloit à l'oreille à l'autre, ſoutenoit ſon bras ſur un troiſiéme,

crioit à deux autres de la suivre. Elle étoit belle & parée avec art ; le son de sa voix étoit imposteur comme ses yeux. O ciel, que d'allarmes ne causa-t'elle point aux vrayes Amantes ! Elle se présenta à l'Oracle, aussi siére que les Déesses: mais soudain nous entendîmes une voix qui sortit du Sanctuaire : Perfide, comment oses-tu porter tes artifices jusques dans les lieux où je regne avec la candeur ? Je vais te punir d'une maniere cruelle : je t'ôterai tes charmes ; mais je te laisserai le cœur comme il est ; tu appelleras tous les hommes que tu verras, ils te fuïront comme une ombre plaintive, &

tu mourras accablée de refus & de mépris.

Une Courtisane de Nocrétis vint ensuite, toute brillante des dépoüilles de ses Amans: Va, dit la Déesse, tu te trompes, si tu crois faire la gloire de mon Empire : ta beauté fait voir qu'il y a des plaisirs; mais elle ne les donne pas : ton cœur est comme le fer; & quand tu verrois mon fils même, tu ne sçaurois l'aimer. Va prodiguer tes faveurs aux hommes lâches, qui les demandent & qui s'en dégoûtent; va leur montrer des charmes que l'on voit soudain, & que l'on perd pour toujours : tu n'es propre qu'à faire mépriser ma puissance.

Quelque

Quelque tems après vint un homme riche, qui levoit les tributs du Roi de Lidie. Tu me demandes, dit la Déesse, une chose que je ne sçaurois faire, quoique je sois la Déesse de l'amour. Tu achetes tes beautés, pour les aimer; mais tu ne les aimes pas, parce que tu les achetes: tes trésors ne seront point inutiles; ils serviront à te dégoûter de tout ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Un jeune homme de Doride, nommé Aristée, se présenta ensuite : il avoit vû à Gnide la charmante Camille; il en étoit éperduëment amoureux: il sentoit tout l'excès de son amour; & il venoit

demander à Vénus, qu'il pût l'aimer davantage.

Je connois ton cœur, lui dit la Déesse ; tu sçais aimer, j'ai trouvé Camille digne de toi : j'aurois pû la donner au plus grand Roi du monde ; mais les Rois la méritent moins que les Bergers.

Je parus ensuite avec Thémire. La Déesse me dit : Il n'y a point dans mon Empire de Mortel qui me soit plus soumis que toi ; mais que veux-tu que je fasse ? Je ne sçaurois te rendre plus amoureux, ni Thémire plus charmante. Ah ! lui dis-je, grande Déesse, j'ai mille graces à vous demander : faites que Thémire ne pense qu'à moi ; quel-

le ne voye que moi ; qu'elle se réveille en songeant à moi; qu'elle craigne de me perdre, quand je suis present ; qu'elle m'espere dans mon absence; que toujours charmée de me voir, elle regrette encore tous les momens qu'elle a passés sans moi.

Il y a à Gnide des jeux sacrés, qui se renouvellent tous les ans : les femmes y viennent de toutes parts disputer le prix de la beauté. Là, les Bergéres sont confondues avec les filles des Rois ; car la beauté seule y porte les marques de l'Empire. Vénus y préside elle-même ; elle décide sans balancer, elle sçait bien quelle est la Mortelle

heureuſe qu'elle a le plus favoriſée.

Hélene remporta ce prix pluſieurs fois : Elle triompha lorſque Théſée l'eut ravie ; elle triompha lorſqu'elle eut été enlevée par le fils de Priam ; elle triompha enfin, lorſque les Dieux l'eurent renduë à Ménelas après dix ans d'eſperance : ainſi ce Prince, au jugement de Vénus même, ſe vit auſſi heureux Epoux, que Théſée & Paris avoient été heureux Amans.

Il vint trente filles de Corinthe, dont les cheveux tomboient à groſſes boucles ſur les épaules. Il en vint dix de Salamine, qui n'avoient encore vû que treize fois le

cours du Soleil. Il en vint quinze de l'Isle de Lesbos; & elles se disoient l'une à l'autre: Je me sens toute émuë; il n'y a rien de si charmant que vous : si Vénus vous voit des mêmes yeux que moi, elle vous couronnera au milieu de toutes les beautés de l'Univers.

Il vint cinquante femmes de Milet : rien n'approchoit de la blancheur de leur teint, & de la régularité de leurs traits; tout faisoit voir, ou promettoit un beau corps; & les Dieux qui les formérent, n'auroient rien fait de plus digne d'eux, s'ils n'avoient plus cherché à leur donner des perfections que des graces.

Il vint cent femmes de l'Isle de Chypre : Nous avons, disoient-elles, passé notre jeunesse dans le Temple de Vénus, nous lui avons consacré notre virginité & notre pudeur même ; nous ne rougissons point de nos charmes : nos manieres, quelque fois hardies, & toujours libres, doivent nous donner de l'avantage sur une pudeur qui s'allarme sans cesse.

Je vis les filles de la superbe Lacédémone : leur robe étoit ouverte par les côtés depuis la ceinture, de la maniere la plus immodeste ; & cependant elles faisoient les prudes, & soutenoient qu'elles ne violoient la pudeur

que par amour pour la Patrie.

Mer fameuſe par tant de naufrages, vous ſçavez conſerver des dépôts précieux! Vous vous calmâtes, lorſque le Navire Argo porta la Toiſon d'or ſur votre plaine liquide; & lorſque cinquante beautés ſont parties de Colchos, & ſe ſont confiées à vous, vous vous êtes courbée ſous elles.

Je vis auſſi Oriane ſemblable aux Déeſſes : toutes les beautés de Lydie entouroient leur Reine. Elle avoit envoyé devant elle cent jeunes filles, qui avoient préſenté à Vénus une offrande de deux cens talens. Candaule

étoit venu lui-même, plus distingué par son amour que par la pourpre Royale: il passoit les jours & les nuits à dévorer de ses regards les charmes d'Oriane; ses yeux erroient sur son beau corps, & ses yeux ne se lassoient jamais. Hélas! disoit-il, je suis heureux; mais c'est une chose qui n'est sçuë que de Vénus & de moi; mon bonheur seroit plus grand, s'il donnoit de l'envie! Belle Reine, quittez ces vains ornemens; faites tomber cette toile importune, montrez-vous à l'Univers; laissez le prix de la beauté, & demandez des Autels.

Auprès de-là étoient vingt Baby-

Babyloniennes, elles avoient des robes de pourpre brodées d'or; elles croyoient que leur luxe augmentoit leur prix. Il y en avoit qui portoient, pour preuve de leur beauté, les richesses qu'elle leur avoit fait acquerir.

Plus loin, je vis cent femmes d'Egypte, qui avoient les yeux & les cheveux noirs; leurs maris étoient auprès d'elles, & ils disoient: Les Loix nous soumettent à vous en l'honneur d'Isis, mais votre beauté a sur nous un empire plus fort que celui des Loix; nous vous obéïssons avec le même plaisir, que l'on obéït aux Dieux; nous sommes les plus heureux Es-

claves de l'Univers. Le devoir vous répond de notre fidélité ; mais il n'y a que l'amour qui puisse nous promettre la vôtre.

Soyez moins sensibles à la gloire que vous acquerez à Gnide, qu'aux hommages que vous pouvez trouver dans votre maison, auprès d'un mari tranquille, qui pendant que vous vous occupez des affaires du dehors, doit attendre dans le sein de votre famille le cœur que vous lui rapportez.

Il vint des Femmes de cette Ville puissante, qui envoye ses vaisseaux au bout de l'Univers, les ornemens fatiguoient leur tête superbe ;

toutes les parties du monde ſembloient avoir contribué à leur parure.

Dix Beautés vinrent des lieux où commence le jour; elles étoient filles de l'Aurore, & pour la voir elles ſe levoient tous les jours avant elle. Elles ſe plaignoient du Soleil, qui faiſoit diſparoître leur mere; elle ſe plaignoient de leur mere, qui ne ſe montroit à elles que comme au reſte des Mortels.

Je vis ſous une tente une Reine d'un peuple des Indes: elle étoit entourée de ſes filles, qui déja faiſoient eſperer les charmes de leur mere: des Eunuques la ſervoient, & leurs yeux tomboient par

terre ; car depuis qu'ils avoient respiré l'air de Gnide, ils avoient senti redoubler leur affreuse mélancolie.

Les femmes de Cadis, qui sont aux extrémités de la terre, disputérent aussi le prix. Il n'y a point de Pays dans l'Univers, où une belle ne reçoive des hommages : mais il n'y a que les plus grands hommages, qui puissent appaiser l'ambition d'une belle.

Les filles de Gnide parurent ensuite : belles sans ornement, elles avoient des graces, au lieu de perles & de rubis. On ne voyoit sur leur tête que les présens de Flore ; mais ils y étoient plus dignes des embrassemens de

Zéphire. Leur robe n'avoit d'autre mérite, que celui de marquer une taille charmante, & d'avoir été filée de leurs propres mains.

Parmi toutes ces beautés, on ne vit point la jeune Camille ; elle avoit dit : Je ne veux point disputer le prix de la beauté, il me suffit que mon cher Aristhée me trouve belle.

Diane rendoit ces jeux célébres par sa présence. Elle n'y venoit point disputer le prix ; car les Déesses ne se comparent point aux Mortelles. Je la vis seule, elle étoit belle comme Vénus : je la vis auprès de Vénus, elle n'étoit plus que Diane.

Il n'y eut jamais un si grand spectacle : les Peuples étoient séparés des Peuples ; les yeux erroient de Pays en Pays, depuis le Couchant jusqu'à l'Aurore ; il sembloit que Gnide fût tout l'Univers.

Les Dieux ont partagé la beauté entre les Nations, comme la nature l'a partagée entre les Déesses. Là, on voyoit la beauté fiére de Pallas, ici la grandeur & la majesté de Junon ; plus loin la simplicité de Diane, la délicatesse de Thétis, le charme des Graces, & quelquefois le soûrire de Vénus.

Il sembloit que chaque Peuple eût une maniere particuliere d'exprimer sa pru-

dence, & que toutes ces Femmes vouluſſent ſe joüer des yeux ; car les unes découvroient la gorge, & cachoient leurs épaules, les autres montroient les épaules, & couvroient la gorge ; celles qui vous déroboient le pied, vous payoient par d'autres charmes ; & là on rougiſſoit de ce qu'ici on appelloit bienſéance.

Les Dieux ſont ſi charmés de Thémire, qu'ils ne la regardent jamais ſans ſourire de leur ouvrage. De toutes les Déeſſes, il n'y a que Vénus qui la voye avec plaiſir, & que les Dieux ne raillent point d'un peu de jalouſie.

Comme on remarque une

rose au milieu des fleurs qui naissent dans l'herbe, on distingua Thémire de tant de Belles: elles n'eurent pas le tems d'être de ses Rivales; elles furent vaincuës avant de la craindre. Dès qu'elle parut, Vénus ne regarda qu'elle. Elle appella les Graces: Allez la couronner, leur dit-elle; de toutes les Beautés que je vois, c'est la seule qui vous ressemble.

Pendant que Thémire étoit occupée avec ses Compagnes au culte de la Déesse, j'entrai dans un bois solitaire; j'y trouvai la tendre Aristhée: nous nous étions vûs le jour que nous allâmes consulter l'Oracle, c'en fut assez pour

nous engager à nous entretenir ; car Vénus met dans le cœur, en la préſence d'un Habitant de Gnide, le charme ſecret que trouvent deux Amis, lorſqu'après une longue abſence, ils ſentent dans leurs bras le doux objet de leurs inquiétudes.

Ravis l'un de l'autre, nous ſentîmes que notre cœur ſe donnoit : il ſembloit que la tendre Amitié étoit deſcenduë du ciel, pour ſe replacer au milieu de nous. Nous nous racontâmes mille choſes de notre vie : voici à peu près ce que je lui dis.

Je ſuis né à Cibaris, où mon pere Antiloque étoit Prêtre de Vénus. On ne met

point dans cette ville de difference entre les voluptés & les besoins ; on bannit tous les Arts qui pourroient troubler un someil tranquille ; on donne des prix, aux dépens du public, à ceux qui peuvent découvrir des voluptés nouvelles ; les Citoyens ne se souviennent que des bouffons qui les ont divertis, & ont perdu la mémoire des Magistrats qui les ont gouvernés.

On y abuse de la fertilité du terroir, qui y produit une abondance éternelle ; & les faveurs des Dieux sur Cibaris ne servent qu'à encourager le luxe, & à flater la molesse.

Les hommes sont si effé-

minés, leur parure eſt ſi ſemblable à celle des femmes, ils compoſent ſi bien leur teint, ils ſe friſent avec tant d'art, ils employent tant de tems à ſe corriger à leur miroir, qu'il ſemble qu'il n'y ait qu'un Sexe dans toute la Ville.

Les femmes ſe livrent au lieu de ſe rendre; chaque jour voit finir les deſirs & les eſperances de chaque jour; on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer & d'être aimé, on n'eſt occupé que de ce qu'on appelle ſi fauſſement joüir.

Les faveurs n'y ont que leur réalité propre; & toutes ces circonſtances qui les accompagnent ſi bien, tous ces

riens qui ſont d'un ſi grand prix, ces engagemens qui paroiſſent toujours plus grands, ces petites choſes qui valent tant, tout ce qui prépare un heureux moment, tant de conquêtes au lieu d'une, tant de joüiſſance avant la derniere; tout cela eſt inconnu à Cibaris.

Encore ſi elles avoient la moindre modeſtie, cette foible image de la vertu pourroit plaire; mais non, les yeux ſont accoûtumés à tout voir, & les oreilles à tout entendre.

Bien loin que la multiplicité des plaiſirs donne aux Cibarites plus de délicateſſe, ils ne peuvent plus diſtinguer

un ſentiment d'avec un ſentiment.

Ils paſſent leur vie dans une joye purement extérieure : ils quittent un plaiſir qui leur déplaît, pour un plaiſir qui leur déplaira encore ; tout ce qu'ils imaginent eſt un nouveau ſujet de dégoût.

Leur ame, incapable de ſentir les plaiſirs, ſemble n'avoir de délicateſſe que pour les peines : un Citoyen fut fatigué toute une nuit d'une roſe qui s'étoit repliée dans ſon lit.

La moleſſe a tellement affoibli leurs corps, qu'ils ne ſçauroient remuer les moindres fardeaux ; ils peuvent à peine ſe ſoutenir ſur leurs

pieds ; les voitures les plus douces les font évanoüir ; lorſqu'ils ſont dans les feſtins, l'eſtomach leur manque à tous les inſtans.

Ils paſſent leur vie ſur des ſiéges renverſés, ſur leſquels ils ſont obligés de ſe repoſer tout le jour, ſans être fatigués ; ils ſont briſés quand ils vont languir ailleurs.

Incapables de porter le poids des armes, timides devant leurs Concitoyens, lâches devant les Etrangers, ils ſont des Eſclaves tous prêts pour le premier Maître.

Dès que je ſçus penſer, j'eus du dégoût pour la malheureuſe Cibaris. J'aime la vertu, & j'ai toujours craint les

Dieux immortels. Non, disois-je, je ne respirerai pas plus long-tems cet air empoisonné; tous ces Esclaves de la molesse sont faits pour vivre dans leur Patrie, & moi pour la quitter.

J'allai pour la derniere fois au Temple; & m'approchant des Autels où mon Pere avoit tant de fois sacrifié: Grande Déesse, dis-je à haute voix, j'abandonne ton Temple, & non pas ton culte; en quelque lieu de la Terre que je sois, je ferai fumer pour toi de l'encens, mais il sera plus pur que celui qu'on t'offre à Cibaris.

Je partis, & j'arrivai en Crete. Cette Isle est toute

pleine des monumens de la fureur de l'Amour. On y voit le Taureau d'airain, ouvrage de Dédale, pour tromper ou pour satisfaire les égaremens de Pasiphaé; le Labyrinthe, dont l'Amour seul sçut éluder l'artifice; le Tombeau de Phédre, qui étonna le Soleil, comme avoit fait sa mere; & le Temple d'Ariane, qui désolée dans les deserts, abandonnée par un ingrat, ne se repentoit pas encore de l'avoir suivi.

On y voit le Palais d'Idoménée, dont le retour ne fut pas plus heureux que celui des autres Capitaines Grecs: car ceux qui échappérent aux dangers d'un Elément colére,

colére, trouvérent leur maiſon plus funeſte encore. Vénus irritée leur fit embraſſer des Epouſes perfides, & ils moururent de la main qu'ils croyoient la plus chére.

Je quittai cette Iſle, ſi odieuſe à une Déeſſe qui devoit faire quelque jour la félicité de ma vie.

Je me rembarquai, & la tempête me jetta à Lesbos. C'eſt encore une Iſle peu chérie de Vénus : elle a ôté la pudeur du viſage des femmes, la foibleſſe de leur corps, & la timidité de leur ame. Grande Vénus, laiſſe brûler les Femmes de Leſbos d'un feu légitime ; épargne à la nature humaine tant

d'horreur ! Mityléne eſt la Capitale de Lesbos ; c'eſt la Patrie de la tendre Sapho. Immortelle comme les Muſes, cette fille infortunée brûle d'un feu qu'elle ne peut éteindre. Odieuſe à elle-même, trouvant ſes ennuis dans ſes charmes, elle hait ſon Sexe, & le cherche toujours. Comment, dit-elle, une flame ſi vaine peut-elle être ſi cruelle ? Amour, tu es cent fois plus redoutable quand tu te jouës, que quand tu t'irrites !

Enfin je quittai Lesbos ; & le ſort me fit trouver une Iſle plus prophane encore ; c'étoit celle de Lemnos. Vénus n'y a point de Temple ;

jamais les Lemniens ne lui adreſſérent de vœux : Nous rejettons, diſent-ils, un culte qui amolit les cœurs. La Déeſſe les en a ſouvent punis ; mais ſans expier leur crime, ils en portent la peine ; toujours plus impies à meſure qu'ils ſont plus affligés.

Je me remis en Mer, cherchant toujours quelque Terre chérie des Dieux ; les vents me portérent à Délos. Je reſtai quelques mois dans cette Iſle ſacrée : mais ſoit que les Dieux nous préviennent quelque fois ſur ce qui nous arrive, ſoit que notre ame retienne de la Divinité, dont elle eſt émanée, quelque foible connoiſſance de

l'avenir ; je sentis que mon destin, que mon bonheur même m'appelloient sous un autre climat.

Une nuit que j'étois dans cet état tranquille, où l'Ame plus à elle-même semble être délivrée de la chaîne qui la tient assujettie ; il m'apparut, je ne sçus pas d'abord si c'étoit une Mortelle, ou une Déesse. Un charme secret étoit répandu sur toute sa personne : elle n'étoit point belle comme Vénus, mais elle étoit raviſſante comme elle : tous ses traits n'étoient point réguliers, mais ils enchantoient tous ensemble : vous n'y trouviez point ce qu'on admire, mais ce qui pique ;

ſes cheveux tomboient négligemment ſur ſes épaules ; mais cette négligence étoit heureuſe : ſa taille étoit charmante, elle avoit cet air que la nature donne ſeule, & dont elle cache le ſecret aux Peintres mêmes. Elle vit mon étonnement, elle en ſourit. Dieux, quel ſouris ! Je ſuis, me dit-elle d'une voix qui pénétroit le cœur, la ſeconde des Graces : Vénus qui m'envoye veut te rendre heureux ; mais il faut que tu ailles l'adorer dans ſon Temple de Gnide. Elle fuit, mes bras la ſuivirent, mon ſonge s'envola avec elle, il ne me reſta qu'un doux regret de ne la plus voir, mêlé du plaiſir de l'avoir vûe.

Je quittai donc l'Isle de Délos; j'arrivai à Gnide, & je puis dire que d'abord je respirai l'amour: je sentis, je ne puis pas bien exprimer ce que je sentis: je n'aimois pas encore, mais je cherchois à aimer; mon cœur s'échauffoit comme dans la présence de quelque Beauté divine. J'avançai, & je vis de loin des jeunes filles qui joüoient dans la prairie; je fus d'abord entraîné vers elles. Insensé que je suis, disois-je, j'ai sans aimer tous les égaremens de l'ame: mon cœur vole déja vers des objets inconnus, & ces objets lui donnent de l'inquiétude. J'approchai, je vis la charmante Thémire:

ſans doute que nous étions faits l'un pour l'autre ; je ne regardai qu'elle, & je crois que je ſerois mort de douleur, ſi elle n'avoit tourné ſur moi quelques regards. Grande Vénus, m'écriai-je, puiſque vous devez me rendre heureux, faites que ce ſoit avec cette Bergére ; je renonce à toutes les autres Beautés, elle ſeule peut remplir vos promeſſes & tous les vœux que je ferai jamais.

Je contai au jeune Ariſthée mes tendres amours ; ils lui firent ſoupirer les ſiens ; je ſoulageai ſon cœur, en le priant de me les raconter. Voici ce qu'il me dit, je n'oublierai rien, car je ſuis inſ-

piré par le même Dieu qui le faisoit parler.

Dans tout ce récit, me dit-il, vous ne trouverez rien que de très-simple : mes avantures ne sont que les sentimens d'un cœur tendre, que mes plaisirs, que mes peines ; & comme mon amour pour Camille fait le bonheur ; il fait aussi toute l'Histoire de ma vie.

Camille est fille d'un des principaux Habitans de Gnide ; elle est belle, mais elle a des graces plus belles que la Beauté même : elle a une physionomie qui va se peindre dans tous les cœurs : les femmes qui font des souhaits, demandent aux Dieux les graces

de Camille; les hommes qui la voyent, veulent la voir toûjours, ou craignent de la voir encore.

Elle a une taille charmante; un air noble, mais modeſte; des yeux vifs & tous prêts à être tendres, des traits faits exprès l'un pour l'autre, des charmes inviſiblement aſſortis pour la tyranie des cœurs.

Camille ne cherche point à ſe parer; mais elle eſt mieux parée que les autres femmes.

Elle a un eſprit, que la nature refuſe preſque toujours aux Belles. Elle ſe prête également au ſérieux & à l'enjouëment : ſi vous voulez, elle penſera ſenſément;

ſi vous voulez, elle badinera comme les Graces.

Plus on a d'eſprit, plus on en trouve à Camille. Elle a quelque choſe de ſi naïf, qu'il ſemble qu'elle ne parle que le langage du cœur. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait a les charmes de la ſimplicité; vous trouvez toujours une Bergére naïve : des graces ſi legéres, ſi fines, ſi délicates, ſe font remarquer, mais ſe font encore mieux ſentir.

Avec tout cela Camille m'aime : elle eſt ravie quand elle me voit, elle eſt fâchée quand je la quitte; & comme ſi je pouvois vivre ſans elle, elle me fait promettre de re-

venir. Je lui dis toujours que je l'aime, elle me croit: je lui dis que je l'adore, elle le ſçait; mais elle eſt ravie comme ſi elle ne le ſçavoit pas. Quand je lui dis qu'elle fait la félicité de ma vie, elle me dit que je fais le bonheur de la ſienne: enfin elle m'aime tant, qu'elle me feroit preſque croire que je ſuis digne de ſon amour.

Il y avoit un mois que je voyois Camille, ſans oſer lui dire que je l'aimois, & ſans oſer preſque me le dire à moi-même; plus je la trouvois aimable, moins j'eſperois d'être celui qui la rendroit ſenſible. Camille, tes charmes me touchoient, mais ils me di-

ſoient que je ne te méritois pas.

Je cherchois par tout à t'oublier ; je voulois effacer de mon cœur ton adorable image : que je ſuis heureux, je n'ai pû y réuſſir ; cette image y eſt reſtée, & elle y vivra toujours !

Je dis à Camille : J'aimois le bruit du monde, & je cherche la ſolitude ; j'avois des vûës d'ambition, & je ne deſire plus que ta preſence ; je voulois errer ſous des climats reculés, & mon cœur n'eſt plus citoyen que des lieux où tu reſpires : tout ce qui n'eſt point toi s'eſt évanoüi de devant mes yeux.

Quand Camille m'a parlé

de ſa tendreſſe, elle a encore quelque choſe à me dire; elle croit avoir oublié ce qu'elle m'a juré mille fois. Je ſuis ſi charmé de l'entendre, que je feins quelquefois de ne la pas croire, pour qu'elle touche encore mon cœur; bientôt regne entre nous ce doux ſilence, qui eſt le plus tendre langage des Amans.

Quand j'ai été abſent de Camille, je veux lui rendre compte de ce que j'ai pû voir ou entendre: De quoi m'entretiens-tu, me dit-elle, parle-moi de nos amours, ou ſi tu n'as rien penſé, ſi tu n'as rien à me dire, cruel, laiſſe-moi parler.

Quelquefois elle me dit en

m'embraſſant : Tu es triſte. Il eſt vrai, lui dis-je, mais la triſteſſe des Amans eſt délicieuſe ; je ſens couler mes larmes, & je ne ſçai pourquoi, car tu m'aimes ; je n'ai point de ſujet de me plaindre, & je me plains ; ne me retire point de la langueur où je ſuis, laiſſe-moi ſoupirer en même-tems mes peines & mes plaiſirs.

Dans les tranſports de l'amour, mon ame eſt trop agitée : elle eſt entraînée vers ſon bonheur ſans en jouir ; au lieu qu'à preſent je goûte ma triſteſſe même : n'eſſuye point mes larmes ; qu'importe que je pleure, puiſque je ſuis heureux.

Quelquefois Camille me dit : Aime-moi. Oui je t'aime. Mais comment m'aimes-tu ? Hélas, lui dis-je, je t'aime comme je t'aimois ; car je ne puis comparer l'amour que j'ai pour toi, qu'à celui que j'ai eu pour toi-même.

J'entends loüer Camille par tous ceux qui la connoissent : je suis flaté de ces loüanges, comme si elles m'étoient personnelles ; & je sens en ce moment que j'ai de l'amour propre.

Quand il y a quelqu'un avec nous, elle parle avec tant d'esprit, que je suis enchanté de ses moindres paroles ; mais j'aimerois encore mieux qu'elle ne dît rien.

Quand elle fait des amitiés à quelqu'un, je voudrois être celui à qui elle fait des amitiés, quand tout à coup je fais réflexion que je ne serois point aimé d'elle.

Prens garde Camille aux impostures des Amans; ils te diront qu'ils t'aiment, & ils diront vrai; ils te diront qu'ils t'aiment autant que moi, mais je jure par les Dieux que je t'aime davantage.

Quand je l'apperçois de loin, mon esprit s'égare: elle approche, & mon cœur s'agite: j'arrive auprès d'elle; & il me semble que mon ame veut me quitter, que cette ame est à Camille, & qu'elle va l'animer.

Quelquefois je veux lui dérober une faveur ; elle me la refuſe, & dans un inſtant elle m'en accorde une autre ; ce n'eſt point un artifice ; combattuë par ſa pudeur & ſon amour, elle voudroit me tout refuſer, elle voudroit pouvoir me tout accorder.

Elle me dit : Ne vous ſuffit il pas que je vous aime ; que pouvez-vous deſirer après mon cœur ? Je deſire, lui dis-je, que tu faſſes pour moi une faute que l'amour fait faire, & que le grand Amour juſtifie.

Camille, ſi je ceſſe un jour de t'aimer, puiſſe la Parque ſe tromper, & prendre ce jour pour le dernier de mes

jours! Puisse-t'elle effacer le reste d'une vie, que je trouverois déplorable, quand je me souviendrois des plaisirs que j'ai eus en aimant!

Aristhée soupira, & se tut; & je vis bien qu'il ne cessa de parler de Camille, que pour penser à elle.

Pendant que nous parlions de nos amours, nous nous égarâmes; & après avoir erré long-tems, nous entrâmes dans une grande prairie: nous fûmes conduits par un chemin de fleurs au pied d'un rocher affreux; nous vîmes un antre obscur, nous y entrâmes, croyant que c'étoit la demeure de quelque Mortel. Oh Dieux! qui auroit pensé

que ce lieu eût été si funeste! A peine y eus-je mis le pied, que tout mon corps frémit, mes cheveux se dressérent sur la tête : une main invisible m'entraînoit dans ce fatal séjour; à mesure que mon cœur s'agitoit, il cherchoit à s'agiter encore. Ami, m'écriai-je, entrons plus avant, dussions-nous voir augmenter nos peines! J'avance dans ce lieu, où jamais le Soleil n'entra, & que les vents n'agitérent jamais : j'y vis la Jalousie; son aspect étoit plus sombre que terrible ; la pâleur, la tristesse, le silence l'entouroient, & les ennuis voloient autour d'elle. Elle souffla sur nous; elle nous mit la main

ſur le cœur ; elle nous frappa ſur la tête ; & nous ne vîmes, nous n'imaginâmes plus que des monſtres. Entrez plus avant, nous dit-elle, malheureux Mortels ; allez trouver une Déeſſe plus puiſſante que moi. Nous vîmes une affreuſe Divinité à la lueur des langues enflâmées des ſerpens qui ſifloient ſur ſa tête : c'étoit la Fureur. Elle détacha un de ſes ſerpens, & le jetta ſur moi : je voulus le prendre ; déja ſans que je l'euſſe ſenti, il s'étoit gliſſé dans mon cœur. Je reſtai un moment comme ſtupide ; mais dès que le poiſon ſe fut répandu dans mes veines, je crus être au milieu des enfers : mon ame fut em-

brasée, & dans sa violence tout mon corps la contenoit à peine; j'étois si agité qu'il me sembloit que je tournois sur le foüet des furies. Enfin je m'abandonnai, nous fimes cent fois le tour de cet antre épouventable : nous allions de la Jalousie à la Fureur, & de la Fureur à la Jalousie: nous crions, Thémire; nous crions, Camille: si Thémire ou Camille étoient venuës : nous les aurions déchirées de nos propres mains.

Enfin nous trouvâmes la lumiére du jour; elle nous parut importune, & nous regretâmes presque l'antre affreux que nous avions quitté : nous tombâmes de lassitude;

& ce repos même nous parut insupportable ; nos yeux nous refusérent des larmes, & notre cœur ne put plus former de soupirs.

Je fus pourtant un moment tranquille ; le sommeil commença à verser sur moi ses doux pavots. Oh Dieux, ce sommeil même devint cruel ! J'y voyois des images plus terribles pour moi que les pâles ombres : je me réveillois à chaque instant sur une infidélité de Thémire ; je la voyois..... non, je n'ose encore le dire ; & ce que j'imaginois seulement pendant la veille, je le trouvois réel dans les horreurs de cet affreux sommeil.

Il faudra donc, dis-je en me levant, que je fuye également les ténébres & la lumiére. Thémire, la cruelle Thémire m'agite comme les Furies. Qui l'eût crû, que mon bonheur seroit de l'oublier pour jamais!

Un accès de fureur me reprit: Ami, m'écriai-je, levetoi; allons exterminer les troupeaux qui paissent dans cette prairie; poursuivons ces Bergers, dont les amours sont si paisibles. Mais non, je vois de loin un Temple, c'est peut-être celui de l'Amour; allons-le détruire, allons briser sa statuë, & lui rendre nos fureurs redoutables. Nous courumes, & il sembloit que

l'ardeur de commettre un crime, nous donnât des forces nouvelles : nous traversâmes les bois, les prés, les guerets ; nous ne fûmes pas arrêtés un instant : une colline s'élevoit en vain, nous y montâmes, nous entrâmes dans le Temple : il étoit consacré à Bachus. Que la puissance des Dieux est grande ; notre fureur fut aussi-tôt calmée ! Nous nous regardâmes, & nous vîmes avec surprise le désordre où nous étions.

Grand Dieu, m'écriai-je, je te rends moins graces, d'avoir appaisé ma fureur, que de m'avoir épargné un grand crime. Et m'approchant de la Prêtresse : Nous sommes aimés

més du Dieu que vous ſervez; il vient de calmer les tranſports dont nous étions agités; à peine ſommes-nous entrés dans ce lieu, que nous avons ſenti ſa faveur préſente: nous voulons lui faire un ſacrifice, daignez l'offrir pour nous, divine Prêtreſſe. J'allai chercher une victime, & je l'apportai à ſes pieds.

Pendant que la Prêtreſſe ſe préparoit à donner le coup mortel, Ariſthée prononça ces paroles: Divin Bacchus, tu aimes à voir la joye ſur le viſage des hommes, nos plaiſirs ſont un culte pour toi, & tu ne veux être adoré que par les Mortels les plus heureux!

Quelque fois tu égares doucement notre raiſon ; Mais quand quelque Divinité cruelle nous l'a ôtée, il n'y a que toi qui puiſſe nous la rendre.

La noire Jalouſie tient l'Amour ſous ſon eſclavage ; mais tu lui ôtes l'empire qu'elle prend ſur nos cœurs, & tu la fais rentrer dans ſa demeure affreuſe.

Après que le ſacrifice fut fait, tout le Peuple s'aſſembla autour de nous ; & je racontai à la Prêtreſſe comment nous avions été tourmentés dans la demeure de la Jalouſie ; & tout à coup nous entendîmes un grand bruit, & un mélange confus

de voix & d'instrumens de Musique. Nous sortîmes du Temple, & nous vîmes arriver une troupe de Bacchantes, qui frappoient la terre de leurs Thyrses, criant à haute voix Evohé. Le vieux Silène suivoit monté sur son âne; sa tête sembloit chercher la terre; & sitôt qu'on abandonnoit son corps, il se balançoit comme par mesure: la troupe avoit le visage barbouillé de lie. Pan paroissoit ensuite avec sa flûte, & les Satyres entouroient leur Roi. La joye régnoit avec le désordre; une folie aimable mêloit ensemble les jeux, les railleries, les danses, les chansons: le vin menoit à la gay-

té; la gayté ramenoit au vin. Enfin je vis Bacchus: il étoit sur son Char traîné par des Tigres, tel que le Gange le vit au bout de l'Univers, portant par-tout la joye & la victoire.

A ses cotés étoit la belle Ariane. Princesse, vous vous plaigniez encore de l'infidélité de Théſée! lorsque le Dieu prit votre couronne, & la plaça dans le Ciel, il essuya vos larmes; si vous n'aviez pas cessé de pleurer, vous auriez rendu un Dieu plus malheureux que vous, qui n'étiez qu'une Mortelle. Il vous dit: Aimez-moi; Théſée fuit, ne vous souvenez plus de son amour, ou-

bliez jusqu'à sa perfidie, je vous rends immortelle, pour vous aimer toujours.

Je vis Bacchus descendre de son char; je vis descendre Ariane, elle entra dans le Temple. Aimable Dieu, s'écria-t'elle, restons dans ces lieux, & soupirons-y nos amours; faisons joüir ce doux climat d'une joye éternelle: c'est auprès de ces lieux que la Reine des cœurs a posé son Empire; que le Dieu de la joye régne auprès d'elle, & augmente le bonheur de ces Peuples déja si fortunés.

Pour moi, grand Dieu, je sens déja que je t'aime davantage; qui l'eût dit que tu pourrois quelque jour me pa-

roître encore plus aimable ?' Il n'y a que les Immortels qui puissent aimer à l'excès, & aimer toujours davantage ; il n'y a qu'eux qui obtiennent plus qu'ils n'espérent, & qui sont plus bornés quand ils désirent que quand ils joüissent.

Tu seras ici mes éternelles amours. Dans le Ciel on n'est occupé que de sa gloire ; ce n'est que sur la Terre & dans les lieux champêtres, que l'on sçait aimer ; & pendant que cette Troupe se livrera à une joye insensée, ma joye, mes soupirs, & mes larmes mêmes, te rediront sans cesse mes amours.

Le Dieu sourit à Ariane ; il la mena dans le Sanctuaire.

La joye s'empara de nos cœurs ; nous sentîmes une émotion divine ; saisis des égaremens de Siléne & des transports des Bacchantes, nous prîmes une Thyrse, & nous nous mêlâmes dans les danses & dans les concerts.

Nous quittâmes les lieux consacrés à Bacchus ; mais bientôt nous crûmes sentir que nos maux n'avoient été que suspendus. Il est vrai que nous n'avions point cette fureur qui nous avoit agité : mais la sombre tristesse avoit saisi notre ame ; & nous étions dévorés de soupçons & d'inquiétudes.

Il nous sembloit que les cruelles Déesses ne nous a-

voient agités, que pour nous faire préſſentir des malheurs, auſquels nous étions deſtinés.

Quelquefois nous regrettions le Temple de Bacchus : bientôt nous étions entraînés vers celui de Gnide ; nous voulions voir Thémire & Camille, ces objets puiſſans de notre amour & de notre jalouſie.

Mais nous n'avions aucune de ces douceurs, que l'on a coûtume de ſentir, lorſque ſur le point de revoir ce qu'on aime, l'ame eſt déja ravie, & ſemble goûter d'avance tout le bonheur qu'elle ſe promet.

Peut-être, dit Ariſthée, que je trouverai le Berger Licas

Licas avec Camille; que sçai-je, s'il ne lui parle pas dans ce moment : O Dieux, l'Infidelle prend plaisir à l'entendre !

On disoit l'autre jour, repris-je, que Tirsis, qui a tant aimé Thémire, devoit arriver à Gnide : il l'a aimée, sans doute qu'il l'aime encore : il faudra que je dispute un cœur, que je croyois tout à moi.

L'autre jour Licas chantoit ma Camille : que j'étois insensé ! j'étois ravi de l'entendre loüer.

Je me souviens que Tirsis porta à ma Thémire des fleurs nouvelles : Malheureux que je suis, elle les a mis sur son

sein! C'eſt un preſent de Tirſis, diſoit-elle. Ah! j'aurois dû les arracher, & les fouler à mes pieds!

Il n'y a pas long-tems que j'allois avec Camille faire à Vénus un ſacrifice de deux Tourterelles; elles m'échapérent & s'envolérent dans les airs.

J'avois écrit ſur des arbres mon nom avec celui de Thémire; j'avois écrit mes amours, je les liſois & reliſois ſans ceſſe; un matin je les trouvai effacées

Camille, ne déſeſpere point un malheureux qui t'aime; l'amour qu'on irrite peut avoir tous les effets de la haine.

Le premier Gnidien qui regardera ma Thémire, je le pourſuivrai juſque dans le Temple; & je le punirai, fût-il aux pieds de Vénus.

Cependant nous arrivâmes près de l'Antre ſacré où la Déeſſe rend ſes Oracles. Le Peuple étoit comme les flots de la mer agitée; ceux-ci venoient d'entendre, les autres alloient chercher leur réponſe.

Nous entrâmes dans la foule, je perdis l'heureux Ariſthée; déja il avoit embraſſé ſa Camille, & moi je cherchois encore ma Thémire.

Je la trouvai enfin: je ſentis ma jalouſie redoubler à ſa vûe: je ſentis renaître mes

premieres fureurs ; mais elle me regarda, & je devins tranquille : c'eſt ainſi que les Dieux renvoyent les Furies, lorſqu'elles ſortent des Enfers.

O Dieux, me dit-elle; que tu m'as coûté de larmes ! Trois fois le Soleil a parcouru ſa carriére, je craignois de t'avoir perdu pour jamais ; cette parole me fait trembler. J'ai été conſulter l'Oracle, je n'ai point demandé ſi tu m'aimois ; hélas je ne voulois que ſçavoir ſi tu vivois encore : Vénus vient de me répondre que tu m'aimes toujours.

Excuſe, lui dis-je, un infortuné, qui t'auroit haïe, ſi

ſon ame en étoit capable. Les Dieux dans les mains deſquels je ſuis, peuvent me faire perdre la raiſon ; ces Dieux, Thémire, ne peuvent pas m'ôter mon amour.

La cruelle jalouſie m'a agité, comme dans le Tartare on tourmente les Ombres criminelles : j'en tire cet avantage, que je ſens mieux le bonheur qu'il y a d'être aimé de toi, après l'affreuſe ſituation où m'a miſe la crainte de te perdre.

Viens donc avec moi ; viens dans ce bois ſolitaire : il faut, qu'à force d'aimer, j'expie les crimes que j'ai faits ; c'eſt un grand crime, Thémire, de te croire infidelle.

Jamais les bois de l'Elizée, que les Dieux ont faits exprès pour la tranquillité des Ombres qu'ils chériſſent ; jamais, les forêts de Dodone qui parlent aux Humains de leur félicité future, ni les jardins des Heſpérides, dont les arbres ſe courbent ſous le poids de l'or qui compoſe leurs fruits, ne furent plus charmans que ce bocage enchanté par la préſence de Thémire.

Je me ſouviens qu'un Satyre, qui ſuivoit une Nimphe qui fuyoit toute éplorée, nous vit, & s'arrêta. Heureux Amans, s'écria-t'il, vos yeux ſçavent s'entendre & ſe répondre ; vos ſoupirs ſont payés par des ſoupirs : mais

moi, je passe ma vie sur les traces d'une Bergére farouche; malheureux pendant que je la poursuis, plus malheureux encore lorsque je l'ai atteinte.

Une jeune Nimphe, seule dans ces bois, nous apperçut & soupira: Non, dit-elle, ce n'est que pour augmenter mes tourmens, que le cruel Amour me fait voir un Amant si tendre.

Nous trouvâmes Apollon assis auprès d'une fontaine: il avoit suivi Diane, qu'un Daim timide avoit menée dans ces bois. Je le reconnus à ses blonds cheveux, & à la troupe immortelle qui étoit autour de lui: il accor-

doit sa lyre ; elle attire les rochers, les arbres la suivent, les lions restent immobiles : mais nous entrâmes plus avant dans les forêts, appellés en vain par cette divine harmonie.

Où croyez-vous que je trouvai l'Amour ? Je le trouvai sur les lévres de Thémire ; je le trouvai ensuite sur son sein ; il s'étoit sauvé à ses pieds, je l'y trouvai encore ; il se cacha sous ses genoux, je le suivis ; & je l'aurois toujours suivi, si Thémire toute en pleurs, Thémire irritée ne m'eût arrêté : il étoit à sa derniere retraite, elle est si charmante qu'il ne sçauroit la quitter. C'est ainsi qu'une

tendre Fauvette, que la crainte & l'amour retiennent sur ses petits, reste immobile sous la main avide qui s'approche, & ne peut consentir à les abandonner.

Malheureux que je suis! Thémire écouta mes plaintes, & elle n'en fut point attendrie : elle entendit mes priéres, elle devint plus sévére : enfin je fus témeraire ; elle s'indigna, je tremblai ; elle me parut fâchée, je pleurai ; elle me rebuta, je tombai, & je sentis que mes soupirs alloient être mes derniers soupirs, si Thémire n'avoit mis la main sur mon cœur, & n'y eût rappellé la vie.

Non, dit-elle, je ne suis pas

si cruelle que toi; car je n'ai jamais voulu te faire mourir, & tu veux m'entraîner dans la nuit du tombeau.

Ouvre ces yeux mourans, si tu ne veux que les miens se ferment pour jamais.

Elle m'embrassa; je reçus ma grace, hélas sans espérance de devenir coupable.

COMME LA PIECE suivante m'a paru être du même Auteur, j'ai cru devoir la traduire & la mettre ici.

UN jour que j'errois dans les Bois d'Idalie avec la jeune Cephise, je trouvai l'Amour, qui dormoit couché sur les Fleurs, & couvert par quelques branches de mirthe, qui cédoient doucement aux haleines des Zéphirs. Les Jeux & les Ris, qui le suivent toujours, étoient allés folâtrer loin de lui; il étoit seul. J'avois l'Amour en mon pouvoir; son arc & son carquois étoient à

ſes côtés; & ſi j'avois voulu, j'aurois volé les armes de l'Amour. Céphiſe prit l'arc du plus grand des Dieux : elle y mit un trait, ſans que je m'en apperçuſſe; & le lança contre moi. Je lui dis en ſouriant, Prends-en un ſecond; fais-moi une autre bleſſure, celle-ci eſt trop douce. Elle voulut ajuſter un autre trait; il lui tomba ſur le pied, & elle cria doucement : c'étoit le trait le plus peſant qui fût dans le carquois de l'Amour! Elle le reprit, le fit voler; il me frappa, je me baiſſai : Ah Céphiſe tu veux donc me faire mourir. Elle s'approcha de l'Amour; Il dort profondément, dit-elle, il s'eſt fatigué à lan-

cer ſes traits ; il faut cueillir des fleurs, pour lui lier les pieds & les mains. Ah je n'y puis conſentir ; car il nous a toûjours favoriſés. Je vais donc, dit elle, prendre ſes armes, & lui tirer une fléche de toute ma force. Mais il ſe réveillera, lui dis-je. Eh bien qu'il ſe réveille ; que pourra-t'il faire, que nous bleſſer davantage ? Non, non, laiſſons-le dormir ; nous reſterons auprès de lui, & nous en ſerons plus enflammés.

Céphiſe prit alors des feüilles de Mirthe & de Roſes ; Je veux, dit-elle, en couvrir l'Amour ; les Jeux & les Ris le chercheront, & ne pourront plus le trouver. Elle les

jetta sur lui ; & elle rioit de voir le petit Dieu presque ensevelí. Mai à quoi m'amusai-je dit-elle ; il faut lui couper les aîles, afin qu'il n'y ait plus sur la terre d'hommes volages ; car le petit Dieu va de cœur en cœur, & porte par tout l'inconstance. Elle prit ses ciseaux, s'assit, & tenant d'une main le bout des aîles dorées de l'Amour, je sentis mon cœur frappé de crainte. Arrête Céphise. Elle ne m'entendit pas : Elle coupa le sommet des aîles de l'Amour, laissa ses ciseaux, & s'enfuit.

Lorsqu'il se fut réveillé, il voulut voler, il sentit un poids qu'il ne connoissoit pas : il vit

ſur les fleurs le bout de ſes aîles; il ſe mit à pleurer. Jupiter l'aperçut du haut de l'Olimpe, lui envoya, un nuage qui le porta dans le Palais de Gnide, & le poſa ſur le ſein de Vénus. Ma mere, dit-il, je battois de mes aîles ſur votre ſein, & on me les a coupées: hé que vais-je devenir! Mon fils, dit la belle Cipris, ne pleurez point; reſtez ſur mon ſein, ne bougez pas, la chaleur va les faire renaître: ne voyez-vous pas qu'elles ſont plus grandes? Embraſſez-moi: elles croiſſent; vous les aurez bientôt comme vous les aviez: j'en vois déja le ſommet qui ſe dore: dans un moment.... C'eſt aſſez, vo-

lez, volez, mon fils. Ouy, dit-il, je vais me hazarder. Il s'envola ; il se reposa auprès de Vénus, & revint d'abord sur son sein. Il reprit l'essor ; il alla se reposer un peu plus loin, & revint encore sur le sein de Vénus : il l'embrassa, elle lui sourit : il l'embrassa encore, & badina avec elle : & enfin il s'éleva dans les airs, d'où il régne sur toute la Nature.

L'Amour, pour se venger de Céphise, l'a renduë la plus volage de toutes les belles : il la fait brûler chaque jour d'une nouvelle flame. Elle m'a aimé, elle a aimé Daphnis, & elle aime aujourd'hui Cleon. Cruel Amour ! c'est moi

moi que vous puniſſez : je veux bien porter la peine de ſon crime ; mais n'auriez-vous point d'autres tourmens à me faire ſouffrir ?

FIN.

-ar